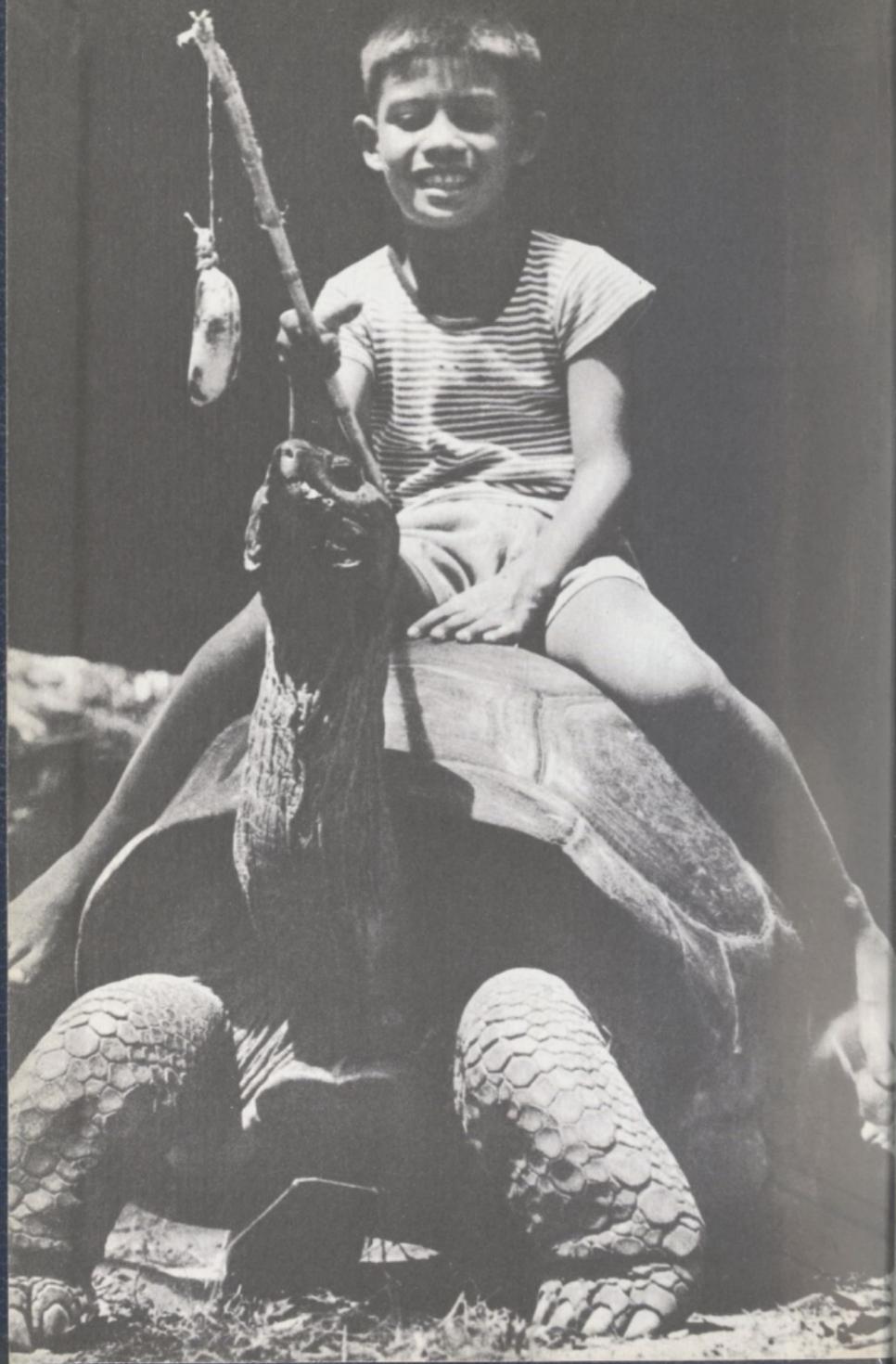


# Caméra au poing

*Du Kenya aux Seychelles*

Christian Zuber  
Nadine Zuber

Presses de la Cité



CHRISTIAN ZUBER

DU MÊME AUTEUR  
chez les mêmes éditeurs :

# CAMÉRA AU POING

DU KENYA  
AUX SEYCHELLES

en préparation :

PARIS INEXPLORE

L'AURORA ENSEVELLÉE (romans)

LAISSEZ-LES VIVRE ! (album photos)

8° G  
18971

*DU MÊME AUTEUR*

chez les mêmes éditeurs :

LE GRAND SAFARI

LE PETIT PRINCE DES ILES SEYCHELLES  
(Rouge et Or)

LE GRAND SAFARI (Rouge et Or)

chez d'autres éditeurs :

ILES DU SOLEIL (Nestlé)

LE GRAND SAFARI (Rombaldi)

PARADIS DES BÊTES (Rombaldi)

L'ARCHIPEL DES GALAPAGOS (Robert Laffont)  
(épuisé)

PARADIS DES BÊTES (Robert Laffont)

TRÉSORS DE LA CORSE (épuisé)

ANIMALS PARADISE (Heinemann, Londres)

ANIMALS PARADISE (Barnes, New York)

en préparation :

PARIS INEXPLORÉ

L'AURORE ENSOLEILLÉE (roman)

LAISSEZ-LES VIVRE ! (album photos)

CHRISTIAN ZUBER

$\frac{9}{40}$

# CAMÉRA AU POING

*DU KENYA AUX SEYCHELLES*



PRESSES DE LA CITÉ  
PARIS

CHRISTIAN ZUBER

CAMÉRA  
AU POING

DU KENYA AUX SEYCHELLES



© Presses de la Cité, 1969.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

... Les voitures, les avions,  
les satellites, une fois détruits,  
peuvent toujours *A mon frère Yann*  
Mais un être vivant, ne serait-  
ce qu'un aigle, une tortue,  
un éléphant, ou un simple  
papillon, en dépit de toute votre  
science, ne pourra jamais être  
reconstitué...

W.W.F.

NEW YORK



THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

*... Les voitures, les avions,  
les satellites, une fois détruits,  
peuvent toujours être reproduits.  
Mais un être vivant, ne serait-  
ce qu'un aigle, une tortue,  
un éléphant ou un simple  
papillon, en dépit de toute notre  
science, ne pourra jamais être  
reconstitué...*

**W.W.F.**

... Les voitures, les avions,  
les satellites, une fois détruits,  
peuvent toujours être reproduits.  
Mais un être vivant, ne serait-  
ce qu'un aigle, une tortue,  
un éléphant ou un simple  
papillon, en dépit de toute notre  
science, ne pourra jamais être  
reconstitué...

W.W.F.

*Le 28 octobre 1951, à 10 h 20 du matin, je suis passé sous un train.*

*Le chef de gare d'Hérimoncourt, dans le Doubs (France), apercevant un corps sur la voie, apporta une bâche de la S.N.C.F. « pour cacher les restes », ainsi qu'il devait le déclarer à l'enquête.*

*Huit mois d'hôpital entre les mains des chirurgiens ont fait de moi un autre homme.*

*Sur les tables d'opération, les lits de souffrance et les chariots de la mort, je me suis juré que si un jour je devais m'en sortir, si un jour j'étais à nouveau capable de me tenir debout, même estropié, je changerais d'existence. Je profiterais de la vie de toute mon âme, de tout mon esprit, de tout mon corps, comme jamais je ne l'avais fait avant ce jour d'automne, où je sentis la mort me donner la main.*

*Depuis, j'ai parcouru le monde.*

*Caméra au poing.*

Le 28 octobre 1951, à 10 h 30 de nuit, je suis parvenu  
au lieu.  
Le chef de gare à l'étranger, dans le train (Paris),  
apportant au corps sur la voie, après une halte à la  
S.N.C.F. pour acheter les billets, m'a dit qu'il  
était à l'origine.  
Il m'a dit à l'hôtel, après les autres des observations sur  
fait de voir un autre homme.  
Sur les tables d'opération, les fils de connexion se  
trouvent de la nuit, ce qui fait que si on peut se déplacer  
en un instant, si on peut y aller à nouveau, après de son train  
d'abord, comme on peut, se déplacer à l'étranger. Je suis  
de la voir de toute façon, de son côté, et tout  
ce qui, comme j'ai dit, ce n'est pas tout à fait  
l'ensemble de la nuit, ce n'est pas tout à fait  
l'ensemble, j'ai fait un tour.  
C'est le point.

## TABLE DES MATIÈRES

### CHAPITRE I

En route pour de nouvelles aventures.	17
Un voyage de noces pas comme les autres.	23
Une nuit inoubliable.	31
Regards sur un serpent.	56

### CHAPITRE 2.

La mort d'un éléphant.	69
La chasse aux images.	85

### CHAPITRE 3.

Chez les Français de l'île Bourbon.	95
Le Dodo et d'autres animaux.	102
Notre premier fils : Isidore.	110
Le grand festival des fakirs.	114

### CHAPITRE 4.

En route pour l'archipel.	127
Sauvez les animaux.	130
Enfin les îles.	138
Plongées dans l'océan Indien.	151
Les descendants des Bretons.	159
L'histoire des Seychelles.	162
Notre ami Hugo.	172
La mort de Louis XVII.	177

## CHAPITRE 5.

La veuve des Seychelles.	183
L'île des cocos de mer.	199
Voyage à l'île Aride.	206
Le beau rêve.	223
Un homme qui marche sur l'eau.	232
26 espèces de bananes.	241

## CHAPITRE 6.

L'îlot des 5 millions d'oiseaux.	247
Il reste des trésors.	271
Encore des trésors.	279
La vie des hommes.	288
Le mystère des hommes de bois.	299

## CHAPITRE 7.

Il faut bien rentrer un jour.	319
Proverbes et coutumes seychellois.	325
Les secrets des sorciers.	329
Animaux rencontrés aux Seychelles.	331
Notes sur le matériel.	333
Notes destinées aux voyageurs se rendant aux îles Seychelles.	337
Bibliographie.	341



## CHAPITRE PREMIER

*Au plus fort de  
l'orage il y a  
toujours un oiseau  
pour nous rassurer.*  
René Clair.

CHAPITRE PREMIER

En fait, tout ce  
l'usage de la  
toujours en action  
pour nous servir,  
Jean Clair.

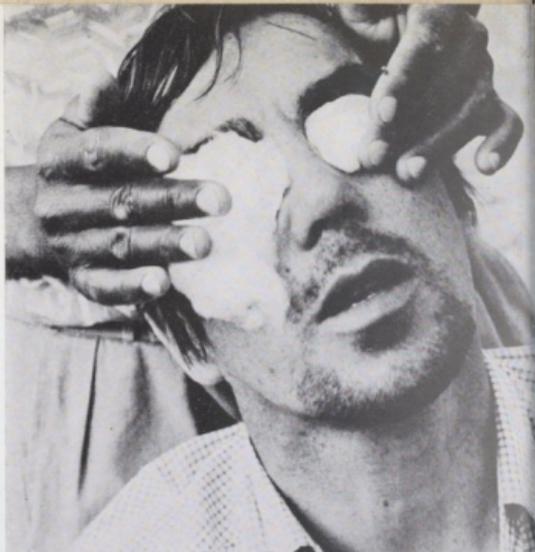


Les téléobjectifs — de 600 mm et 400 mm — viennent d'Allemagne. Le grand angulaire — 140° — du Japon, et mon chapeau de Tahiti.

(Photo Nadine Zuber)

Ce cobra-cracheur vient de m'envoyer son venin dans les yeux. La douleur est atroce. Le pire est de rester dans le noir absolu en attendant le sérum, ignorant si j'allais un jour revoir la lumière. La plus pénible expérience qui soit pour un photographe.

(Photo Nadine Zuber)



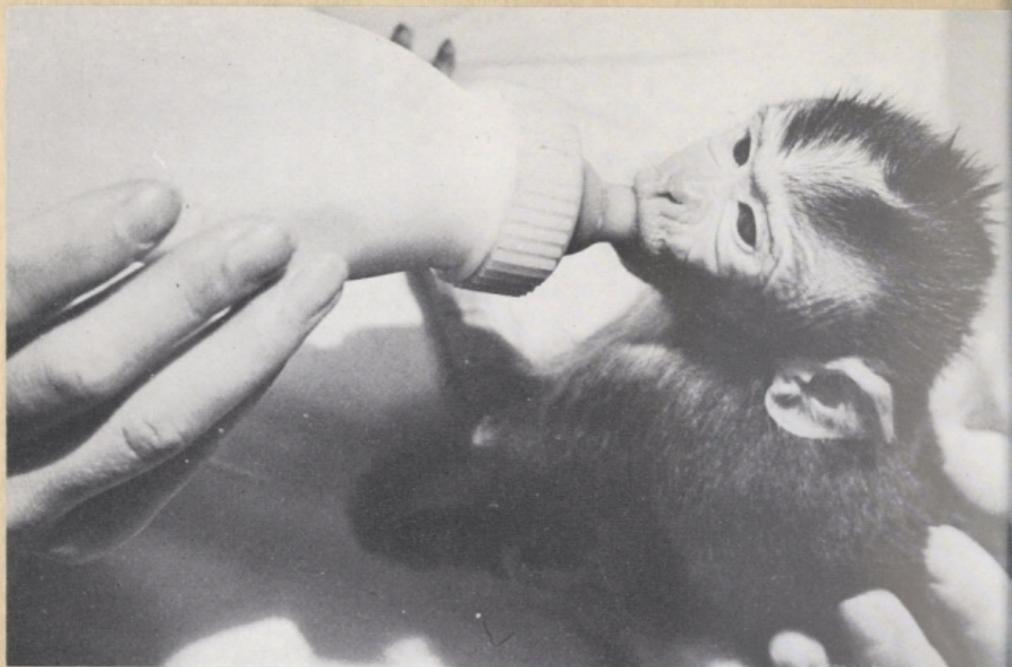
Parmi les cinq espèces de cobras africains, celui-ci est le plus dangereux. Le jet de son venin, partant des orifices frontaux de ses dents porte à 2,50 m. C'est parce qu'ils brillent que le serpent vise les yeux.

Exterminés par l'homme, détruits par les chiens et les singes introduits à l'île Maurice, les dodos ont entièrement disparu. Celui-ci, patiemment reconstitué, est exposé au Muséum de Port-Louis.



Pendant cinq heures, cet Indien Tamoul a supporté 26 flèches et 280 aiguilles plantées dans sa langue, ses bras, son dos et sa poitrine. Cet acte religieux lui permettra d'accéder au bonheur spirituel.





Isidore a deux semaines. C'est un rhesus de l'île Maurice descendant de singes importés au XVI<sup>e</sup> siècle par les Hollandais. Nous avons adopté cet orphelin dont la mère avait été mangée, préparée au curry, par les indigènes.



## EN ROUTE POUR DE NOUVELLES AVENTURES

CETTE HISTOIRE COMMENCE de la façon la plus banale : je suis assis derrière mon bureau, chez moi, à Paris; et le téléphone sonne. Je fais le geste machinal que des millions d'individus font quarante-cinq fois par jour en maugréant contre le progrès.

— Allô?

— Allô! C'est Christian Zuber?

— Lui-même.

— Bien! Je ne vais pas vous déranger longtemps. Voici pourquoi je vous téléphone : avec trois camarades nous partons faire le tour de l'Afrique en 2 CV...

Combien de ces appels téléphoniques ont-ils commencé par l'évocation de tel ou tel pays lointain? La phrase pouvant varier l'itinéraire :

« ... en Amazonie chez les Papous » — « ... aux Indes avec les Hippies » — « ... dans un monastère au Tibet » — « ... suivre la route du sel » — « ... chez les gorilles » — « ... filmer les mercenaires » — « ... faire la descente du Nil » — « ... refaire le raid Pékin-Paris ». Mais très vite l'entretien tourne à des considérations d'ordre plus pratique : « Alors je viens vous demander ce que nous devons faire. Quels sont les papiers à remplir? A qui faut-

## CAMERA AU POING

il s'adresser pour avoir une voiture, du matériel, du ravitaillement et de la pellicule gratuite? »

— Pensez-vous que nous puissions emmener des filles?

— Faut-il emporter des troussees antivenin pour les morsures de serpents?

Tenant le téléphone à une distance respectable de mon oreille, je me résous à endiguer ce flot de paroles :

— Allô! Excusez-moi mais je ne peux pas répondre à tout ce que vous me demandez par téléphone. Alors prenez une feuille de papier et écrivez-moi. Divisez votre feuillet en deux parties. Mettez vos questions à gauche pour que je puisse vous répondre sur la partie droite... et n'oubliez pas une enveloppe timbrée avec votre adresse. Au revoir monsieur!

Ce genre de conversation a lieu environ trois fois par semaine, surtout à la période des vacances. C'est vous dire si les gens bien intentionnés qui vous affirment hautement que : « Les jeunes d'aujourd'hui sont tous blasés! Ils n'aiment pas voyager!... De mon temps si vous aviez vu ça! » sont dans l'erreur la plus profonde.

Chaque année le nombre des départs de jeunes pour des randonnées lointaines augmente considérablement. A tel point que la plus grande marque de voitures française a ouvert un bureau à Paris, avec secrétaires, dossiers et listes d'attente, destiné à aider dans leur entreprise ces passionnés du tour du monde.

Il est pourtant une question qui revient constamment au cours de ces entretiens téléphoniques : « Comment avez-vous fait votre premier voyage? »

C'est certainement la plus grande difficulté à vaincre : réussir un premier voyage! On le comprend puisque c'est, hélas! aussi, une question d'argent, le second départ étant financé par les rentrées du voyage précédent. Mais le premier? Comment avons-nous fait ce premier pas? Comment l'ai-je franchi cet obstacle de l'impossible? Comment? Sans m'en rendre compte... en suivant ma destinée.

En 1959, fonctionnaire à l'Éducation nationale au Ma-

## EN ROUTE POUR DE NOUVELLES AVENTURES

roc, j'avais entrevu l'intérêt des moyens audio-visuels pour l'enseignement. A l'époque, c'était là un domaine entièrement neuf. Passionné de cinéma et de photo depuis toujours, je m'étais documenté en France sur l'avenir de ces techniques. Les réponses n'avaient pas tardé à couvrir de nuages mon optimisme ensoleillé.

« Surtout ne vous lancez pas dans le cinéma ! Il y a des centaines de techniciens sur la paille. A notre époque, c'est un métier fini ! » Ou bien : « La photo, c'est mort ! Les agences sont encombrées. Et, à moins d'être très pistonné, vous ne ferez rien et vous crèverez de faim ! »

Une lettre reçue parmi une trentaine d'autres témoignait pourtant des encouragements reçus au départ et donne aujourd'hui une petite idée de mon état d'esprit à cette époque déjà lointaine. Par souci d'objectivité, je dois dire que cette lettre m'avait paru moins pessimiste que les autres. Elle m'ouvrait une porte jusque-là fermée à mes ambitions. En voici un bref extrait :

« Pour faire du cinéma, vous avez deux solutions : ou bien suivre des cours dans une école spécialisée — il y en a deux en France, et on reste stupéfait devant le nombre de grands réalisateurs qui n'ont jamais mis les pieds dans l'une ou l'autre de ces fameuses écoles — ou encore partir seul, avec votre matériel, et traiter un sujet. Au retour, vous présenterez vos images à un producteur... en espérant un miracle. »

Ayant choisi la seconde solution, il fallait donc trouver un sujet. Pendant plusieurs semaines, je pris mes quartiers à la bibliothèque municipale de Rabat et me plongeai dans les atlas, les encyclopédies, et les récits des grands voyageurs. J'amassai les documents, je prenais des notes, dévorant bon nombre d'ouvrages pour étancher cette soif d'aventure naissante.

A cette époque, je n'étais certain que d'une seule chose : j'allais partir. Où ça ? Je l'ignorais totalement. Mais je voulais me prouver à moi-même qu'il est possible, même

avec très peu de moyens, de s'envoler vers d'autres horizons que ceux d'un bureau de fonctionnaire.

Si ma première passion fut toujours la photographie, la seconde, c'est les animaux. Plus spécialement les animaux rares, ceux que l'on ignore, ceux des rêves et des légendes que l'on découvrira peut-être un jour, les plus fascinants, les plus mystérieux comme les pandas, les crocodiles de mer, les yétis. Mais ceux-ci ne tournant pas autour de l'Arc de triomphe, c'est vers les îles lointaines de Java, Flores et Bornéo que mes regards se dirigèrent.

Je rêvais nuit et jour du fameux varan, ce dragon de trois mètres qui survit encore en Malaisie et peut-être ailleurs...

Pour préparer mon voyage, parallèlement au travail de documentation, j'établis un budget minimum auquel je m'astreignis pendant dix longs mois. Ce marathon de restrictions de tout ordre fut certainement la partie la plus difficile de mon entreprise. Mais je n'avais pas le choix, n'ayant ni fortune personnelle ni subvention de mon gouvernement.

J'économisais sur tout. Depuis les ressemelages jusqu'aux séances de cinéma, en passant par les repas que je fais allégrement sauter dans la mesure du possible.

Pour la bande de copains et de jolies filles d'alors, j'étais « celui qui va partir en expédition ». Tous m'ont aidé à atteindre ce but. Notons cependant une grosse désillusion : le jour où, complètement fauché, je dus vendre ma voiture pour payer des factures de pellicules, plusieurs petites amies me découvrant marchant à pied, n'hésitèrent pas à me laisser froidement tomber... Pour faire rentrer plus vite les devises dans la « caisse-expédition », je me lançai dans les reportages alimentaires. Cela peut paraître trivial, mais l'image d'une belle-mère chapeauté, photographiée à un grand mariage, peut rapporter l'équivalent de deux ou trois bobines de film vierge !

Vint le jour où, l'atlas sur les genoux, je décidai d'un sujet. Mon doigt vint se poser comme par hasard sur l'île

de Komodo. Sur la carte c'est un point perdu au milieu des autres. Mais en me penchant ce jour-là sur la petite tache verte entourée de bleu... je vis nettement deux gros varans surpris disparaître dans les fourrés!

Les semaines passaient. Chaque instant de liberté que l'administration m'accordait était consacré à la préparation méthodique de mon voyage dont l'itinéraire passait du Maroc à Paris, puis à Singapour, à Flores, enfin à Komodo. La question du retour serait résolue en temps utile. Mais le destin en avait déjà décidé autrement.

Par une chaude matinée de février marocain, un coup du sort m'attendait sur le chemin de l'aventure. Je n'oublierai jamais cette blonde amie, pâle d'émotion, me tendant le dernier numéro de *Paris-Match* et murmurant :

— Regarde à l'intérieur!

Stupéfait, j'y découvris un grand reportage couleurs titré : « Le Dragon de Komodo. » L'article était signé par deux photographes qui allaient devenir par la suite d'excellents amis : c'étaient Pierre Pfeiffer et Georges Bourdelon.

Je restai un bon moment à feuilleter le magazine, sans y croire, l'esprit balayé par une rage jalouse et une tempête de découragement.

Cette déception profonde se révéla par la suite comme un grand coup de chance. Si le varan était mort — du moins sous l'angle reportage — il restait d'autres reptiles monstrueux, dans un autre océan : le Pacifique. M'ouvrant des perspectives jusqu'alors insoupçonnées, les Galapagos allaient devenir pour moi un tremplin autrement plus efficace que Komodo. Quelques jours plus tard, moralement, techniquement et financièrement prêt, je décidai de plonger à nouveau dans l'océan de l'aventure. Faire ma valise me demanda six minutes; rejoindre Paris en stop six jours et six nuits.

Fièrement armé de ma toute première caméra 16 mm, une Webo achetée aux Puces, d'un appareil photo Rollei-flex qui ne m'a pas quitté depuis, et d'un Leica offert

## CAMERA AU POING

pour une bouchée de kessra (1) par un ami Rabatis, je débarquai, avec de l'espoir plein ma petite valise, dans un Paris de novembre, grouillant de gens froids pâles et pressés.

La suite des opérations peut se résumer en chiffres : dix-sept jours de voyage sur un bananier allemand, deux cent cinquante au « Paradis des Bêtes », des films, des reportages, des livres que l'on demande encore sept ans après cette première expérience fascinante.

Ces sept années, ce dixième d'une vie, sont aujourd'hui du passé. Mais ces sept ans de voyages, de découvertes, de passions, m'ont permis d'entrouvrir, émerveillé, le grand rideau de la scène du monde.

Et maintenant me voici à l'aube d'un nouveau départ. Non pas seul, comme aux Galapagos, ni à trois comme en Afrique du Sud, mais à deux, avec Nadine ma femme, dont c'est la première grande aventure.

\* \* \*

(1) Pain arabe.

## UN VOYAGE PAS COMME LES AUTRES

**U**N GRAND VOYAGE, MEME pour les professionnels que nous sommes devenus, commence dans un aéroport. Si l'avion supprime les joies d'un long cheminement, le plaisir d'une lente progression, en revanche il fait gagner un temps précieux. Ces heures, ces jours, ces nuits de marche, de volant ou de navigation à voile, les voilà récupérés pour l'ensemble de l'expédition. Ce gain de temps nous révèle du même coup l'absurdité de notre civilisation de l'encombrement : il faut parfois plus de temps pour rejoindre sa place dans un avion que pour le voyage lui-même.

C'est à Zurich, par une nuit de printemps, que nous embarquons. Du vol sans escale jusqu'au Kenya nous ne retiendrons qu'une longue conversation avec deux hommes fort sympathiques, qui nous ont aidés à engouffrer dans la soute notre excédent de colis. Confortablement installés en queue d'appareil, selon une vieille habitude dictée par la prudence, nous bavardons.

— Nous sommes fourreurs à Zurich. A force de toucher des peaux d'animaux morts, l'envie nous est venue de les voir vivants!

— Quelle excellente idée! Ça marche les affaires?

— En ce moment il ne faut pas se plaindre. Nous ven-

## CAMERA AU POING

dons du premier choix. De la fourrure de luxe. Alors vous avez le sens du business, ce commerce marche très fort. Tenez, l'an passé, il me restait des peaux. Cette année on a tout vendu avant la fin de la saison! Tout sauf le phoque! Alors là, c'est la vraie catastrophe!

— Comment expliquez-vous ça?

— Oh! C'est bien simple! C'est à cause de la télé! Ils ont montré comment les Canadiens écorchent vifs les bêtes phoques. Avec les coups de matraque sur la tête et les mères qui pleurent des larmes humaines! Pensez donc, plus aucune femme n'achète de manteau en peau de phoque!

Je lui ai répondu que j'étais ravi, et Nadine m'a serré discrètement le coude pour me faire comprendre qu'elle partageait ma façon de voir.

Huit heures de vol. Nous arrivons.

Déjà les girafes du Kenya sont sous nos ailes. Douaniers aimables et souriants, conducteur de taxi somnolent qui nous mène sans un seul coup de frein jusqu'à la gare de Nairobi. Train direct pour Mombassa. Là, un nouveau chauffeur, beaucoup moins sûr de lui que son collègue, nous conduit jusqu'à Malindi, le Saint-Trop' du Kenya, en freinant à mort à chaque tournant. Comme sur la Côte d'Azur, plages, jolies filles et soleil assurés. Seules différences : les prix sont honnêtes et la circulation aussi aisée que dans le désert du Sinaï... avant la guerre!

Afin de faciliter le transport de notre matériel et de nous habituer à la conduite à gauche, nous décidons de louer un véhicule.

— C'est une excellente voiture, nous assure le garagiste indien. Pour cinq shillings par jour, plus un et demi par kilomètre, vous faites une très bonne affaire. Voyez vous-même, elle est pratiquement neuve.

Nous aurions dû nous méfier de la tête sympathique de cet homme. Ici, quand on vous assure qu'une voiture est pratiquement neuve, c'est pour mieux vous rouler. Se

## UN VOYAGE PAS COMME LES AUTRES

faire plumer par un Indien est chose courante en terre africaine. Pourtant cette carrosserie blanche de « Vévé » (1) — comme on dit à Genève — paraissait impeccable. Écouté de près, le moteur ronronnait correctement. L'intérieur de la voiture était plus propre que celui de bien des taxis parisiens. Puisque, de toute façon, nous devons louer une voiture, alors, pourquoi pas celle-ci ?

Marché conclu, papiers signés, bagages chargés, nous partons.

Il fait vraiment très chaud. Une température que l'on qualifierait volontiers d'africaine si elle n'y était, justement, assez rare en cette région littorale.

En sortant de Malindi, la dernière hutte à droite est une minuscule épicerie-bistrot dont le propriétaire, un Chinois, nous apparaît entre des sacs de maïs. Un maïs rouge... vendu par ce Jaune souriant. Nous baptisons Françoise IX au Coca-Cola (2) avant de partir vers Tsavo.

La piste elle aussi est rouge, le ciel d'un bleu de cinéma, et les marigots tristes d'être à sec. Pour tenir en éveil notre esprit rompu au calcul mental, à force de voyages à l'étranger, nous avalons des miles et parlons en kilomètres.

Deux heures après Malindi, la piste vire à tribord sur un pont de bateaux. Nous roulons prudemment au-dessus du vide avant d'atteindre l'autre rive où l'homme, suivant la piste des bêtes sauvages, s'est creusé une voie d'accès dans la savane.

Quelque trente kilomètres plus loin, un long écran de fumées barre notre route : un feu de brousse. Sur près de mille mètres de large, dévorant la nature en un grondement sourd, l'incendie fait rage. Les flammes orangées, attisées par une brise soufflant dans le mauvais sens,

(1) Voiture allemande « Volkswagen ».

(2) De même que nos singes se nomment tous Isidore et nos tortues Caroline, nos voitures successives sont toujours baptisées Françoise, depuis la première M. G. blanche achetée d'occasion à Rabat.

transforment le paysage en un désert de cendres. Ça et là comme des mains de vieillards, des arbres calcinés se dressent vers le ciel.

Le feu est maintenant tout près de nous. Il longe la piste. Le levier de vitesse en seconde, j'appuie à fond sur l'accélérateur pour traverser la zone dangereuse, sans souci des trous et des bosses qui font sauter la voiture! A portée de la main sur la gauche, un méchant coup de vent enflamme d'un seul coup trois bouquets d'arbres. Nous débouchons enfin, sains et saufs, derrière la ligne de feu.

— Ça commence bien l'Afrique! proclame Nadine, inconsciente et ravie. Encerclés par le feu! Comme c'est beau! Regarde!

Deux éclairs flamboyants ont jailli de la fumée et vont se poser sur une branche morte, à cinq mètres devant nous. Ce sont des guêpiers rouges (1), les plus beaux de cette famille d'oiseaux. En examinant les buissons situés au-delà de la barrière de flammes, nous découvrons, perchés ça et là, une vingtaine de ces migrants écarlates.

Pour ces oiseaux, incendie signifie festin. Chassés par les flammes et la chaleur, des milliers d'insectes fuient, s'envolent, se fauillent entre les herbes sèches, cherchant un abri sous les pierres, les racines, les trous, pour tenter d'échapper à la fournaise. D'autres, favorisés par la nature, ouvrent leurs élytres et montent vers la lumière. C'est là que le guêpier les attend.

Nous restons une bonne demi-heure, fascinés, devant la technique de capture. L'oiseau est immobile, perpendiculaire à son perchoir. C'est à peine si l'on remarque, par une pointe de soleil luisant dans son œil noir, ses légers mouvements de tête. Subitement, il plonge; ses ailes, noires comme du jais, telles deux lames de couteau, ont jailli de son corps. Il vole au ras de l'herbe. Après une pirouette et un second tonneau, il s'immobilise cinq secondes dans l'espace, la tête en bas, sa longue

(1) *Melittophages Pulochi*.

## UN VOYAGE PAS COMME LES AUTRES

queue largement déployée. L'oiseau luit au soleil. Mais déjà il regagne son perchoir. Dans son bec se débat un gros insecte ailé qui disparaît bientôt gobé d'un seul coup. Le guêpier se retrouve dans toute l'Afrique. Au Kenya, trois sous-espèces sont représentées. Comme le martin-pêcheur d'Europe, il construit son nid au fond de longs couloirs horizontaux souvent creusés le long des berges des rivières ou dans les régions arides au flanc de falaises sableuses.

Si les oiseaux tournent aux alentours, on est tenté, en voyant les trous des nids, d'y plonger une baguette pour vérifier s'ils sont habités. Cette méthode est souvent employée au Maroc par les bergers. Elle a pour résultat de briser les œufs ou blesser les oisillons. Pour l'amateur respectueux de la nature, il est possible de savoir si le nid est habité, sans aucun danger pour les occupants éventuels : il suffit d'orienter un rayon de soleil au fond de la cavité à l'aide d'un miroir. Pour ma part, j'utilise, le miroir de mes caméras, l'objectif étant démonté. Cette méthode donne un éclairage parfait et permet, par ailleurs, de photographier l'intérieur du nid de l'autre main.

La plus grande colonie du monde de guêpiers carmins se trouve au nord du lac Tchad. Plus de quatre mille oiseaux, venus de tous les coins d'Afrique, se réunissent une fois l'an en un immense rassemblement d'étoiles écarlates.

Il est bien des visions grandioses dans le monde fascinant des oiseaux. Comme les deux millions de flamants roses du lac Nakuru, la parade d'amour des frégates aux îles Galapagos, l'envol en escadrille des albatros de Hood, l'ascension des condors planant au-dessus de la cordillère des Andes, la migration des cigognes en Alsace. Mais la colonie des guêpiers au Tchad, de cette teinte écarlate si exceptionnelle dans la nature, demeure le plus éblouissant des spectacles.

Nous avons repris la piste ensoleillée. A deux cents

mètres devant nous, une grosse boule blanche accroche le regard. Nous nous demandons ce que cela peut bien être. Un rocher, du calcaire... dans ce coin sableux du Kenya la chose paraît bien étrange.

Quelques instants plus tard, nous découvrons, posé sur un lit de pierre, le crâne d'un éléphant. La masse est impressionnante. De part et d'autre d'une grosse protubérance bilobe surplombant les deux orbites minuscules, l'énorme logement des dents laisse supposer un très vieux porteur d'ivoires. Nous cherchons, dans ces os blanchis par les ans, l'explication de cette fin. Compte tenu du lieu, de la position verticale du crâne et du diamètre des défenses — nous y enfonçons largement notre avant-bras — l'animal a été certainement abattu par l'homme. Un éléphant qui meurt de vieillesse se couche sur le côté, généralement dans une mare. Dans les régions arides les vieux éléphants vont toujours mourir près des points d'eau. Les vieux patriarches font parfois des centaines de kilomètres jusqu'à l'endroit qu'ils ont choisi pour enfin s'écrouler dans la vase. On découvre ainsi parfois, les uns près des autres, leurs squelettes de géants. C'est de là qu'est née la légende des « cimetières d'éléphants ».

Nadine regarde le grand crâne sans dire un mot. C'est son premier jour en Afrique; déjà elle entrevoit le drame des animaux sauvages. Je parle pour la rassurer, pour briser le silence qui nous oppresse.

— J'aurais aimé t'en montrer un vivant, aussi majestueux que pouvait être celui-ci, dis-je en passant ma main sur l'os arrondi. Dans une demi-heure nous serons à la porte du parc Tsavo. Si tu ne vois pas des éléphants avant d'entrer, tu en verras des troupeaux entiers à l'intérieur!

En remontant en voiture, j'étais loin de me douter de ce qui allait nous arriver par la suite!

— Parle-moi des éléphants! Ils me fascinent déjà! me dit Nadine impatiente.

— Tu sais qu'il existe deux espèces d'éléphants dans

## UN VOYAGE PAS COMME LES AUTRES

le monde — si l'on excepte celui d'Addo qui est une sous-espèce vivant en Afrique du Sud. L'éléphant d'Asie avec ses petites oreilles, ses deux bosses sur le crâne, son caractère doux qui le rend aisément domesticable, encore que les femelles soient souvent coléreuses, et son seul « doigt » (1) au bout de sa trompe. En Afrique, ce mammifère, qui porte exceptionnellement ses mamelles près des pattes avant, est plus grand — 3,70 m, 7 tonnes — et plus irritable. Ses défenses détiennent, avec 102 kilos et 3,12 m de courbure extérieure, le record mondial des dents d'animaux vivant à notre époque. Au Kenya, il y a deux sous-espèces : l'éléphant de savane (*Loxodonta africana Africana*) de bush comme on dit ici, avec ses larges défenses jaillissant en biais, souvent très écartées l'une de l'autre. L'éléphant de forêt (*Loxodonta africana Cyclotis*) est plus grand. Ses défenses, partant vers le bas, sont serrées contre la trompe, ce qui permet à l'animal de passer sans encombre entre les arbres.

» Je peux te dire encore que l'éléphant est adulte à treize ans et vit, contrairement à tout ce que l'on a pu affirmer, jusqu'à cinquante ou soixante-dix ans au maximum. Tous les chiffres supérieurs émis à ce sujet sont inexacts. Autre détail qui risque de t'intéresser : le temps de gestation est variable suivant le sexe. Il faut dix-huit mois pour un éléphanton femelle et vingt-deux pour un mâle.

— Pourquoi ces quatre mois de plus ? Toujours la supériorité du mâle... ?

— On l'ignore ! C'est comme ça ! Personne ne l'a jamais expliqué.

Pendant vingt kilomètres, à travers les collines rocailleuses et des plaines ensablées, la piste nous a conduits vers l'ouest. Le dernier obstacle du parcours fut le passage d'un pont enjambant le lit d'une rivière asséchée.

(1) L'extrémité de la trompe de l'éléphant se termine par une ou deux protubérances formant des doigts.

## CAMERA AU POING

La piste est coupée par une longue crevasse. Afin de permettre aux voitures de passer, on a bâti un pont, mais après la dernière pluie la piste n'est plus maintenant qu'une mince bande de terre au-dessus du précipice.

C'est là que j'apprécie d'avoir ma femme avec moi. Nadine se révèle être un guide très efficace. Je me demande encore aujourd'hui comment je suis passé sur ce pont de sable. D'après Nadine « il y avait de la place pour un autobus ». Mais l'exactitude de ce récit m'oblige à préciser qu'en regardant par la portière je voyais le fond du précipice!

Ce jour-là c'est mon pilote qui eut le mot de la fin :

— Tiens! Un petit bout de route s'est effondré derrière tes roues arrière. Heureusement que tu es passé avant! Qu'est-ce que tu aurais fait sans moi!

\* \* \*

## UNE NUIT INOUBLIABLE

**A**L'ENTREE DU PARC, raide dans son impeccable uniforme kaki, un garde, petit, noir et souriant nous accueille.

— *Season is over now. Few people enter through this gate. Would you like a map of park?*

La saison finie? Mais laquelle? Celle des touristes ou celle des animaux? Peu de monde? Tant mieux. Nous cherchons aussi la solitude. Si nous désirons une carte du parc? Mais bien sûr. Nous en achetons une, espérant, sans trop y croire, que la direction des Parcs donne un pourcentage à ses employés sur la vente de ses programmes.

La monnaie que je lui laisse fait ouvrir encore plus vite la lourde porte métallique ornée de silhouettes de rhinocéros noirs. Il est quatre heures. Nous avons deux heures et demie pour rejoindre notre bungalow loué par téléphone. D'après le plan, la *lodge* n'est pas loin, et plusieurs pistes rouges se rejoignent à l'endroit où nous allons dormir ce soir.

C'est l'heure où les bêtes vont boire. Malgré la chaleur qui transpire de la terre par effluves odoriférants, des courants d'airs frais remontent de la vallée décontractant notre peau brûlée. C'est aussi à ce moment que les

## CAMERA AU POING

oiseaux de jour regagnent leurs perchoirs, et que les nocturnes s'envolent pour chasser. Pendant une demi-heure c'est le calme parfait, le grand calme après la fournaise.

Nous nous dirigeons vers la rivière. Sur notre droite, le long serpent vert des *fever-trees*, ces acacias qui donnent la fièvre et sous lesquels il ne fait pas bon s'étendre, s'enfonce entre des collines pelées. D'après le plan que Nadine déploie sur ses genoux, la piste principale monte droit vers le nord, évitant les méandres et les abreuvoirs des animaux. Une piste secondaire quitte cet axe pour aller sagement suivre la rive gauche de la rivière, inaccessible par toute autre voie en voiture. Jusqu'à présent, si les oiseaux sont relativement nombreux, nous n'avons pas encore aperçu l'ombre d'un mammifère ni deviné la fuite d'un reptile.

Nadine, qui a déjà suivi deux cents fois notre route sur la carte illustrée, manifeste sa déception :

— D'après ce plan nous avons déjà vu des éléphants, des autruches, et au moins cinq espèces de gazelles !

— Ces animaux étaient sûrement là quand la carte fut dessinée !

— Et si on s'était trompé ? De toute façon en continuant vers le nord on arrive à Tombouctou !

— Disons le nord-ouest !

— C'est ce que je voulais dire !

Au moment où j'allais me pencher sur ce délicat problème de logique féminine, une tache ocre, plaquée sur la rive opposée, attira mon attention.

— Regarde bien sur l'autre rive ! En bas de la descente de sable, juste au bord de l'eau. Il me semble avoir vu quelque chose... Ouvre bien les yeux ! Car ici les lions sont couleur d'herbes sèches et l'herbe couleur de lion !

Sur notre droite, baignant les souches dénudées, la rivière semble de plomb. L'eau, d'un brun rouge, se couvre par endroits de fils mouvants, comme ceux d'un

## UNE NUIT INOUBLIABLE

métier à tisser, qui vont se rejoindre et se perdre dans les rochers. Autour de nous, les arbres morts ont été foulés du pied par des géants : ce sont les éléphants qui, depuis des années, troupeau après troupeau, ont anéanti l'une des plus belles forêts du Kenya. Plus des deux tiers du parc furent dévastés par les quelque 15 000 éléphants vivant dans cette région, grande comme le Luxembourg.

Les responsables du *Game Department* qui s'occupent des animaux et des forêts ont longtemps hésité. Faudrait-il se résoudre à tuer toutes ces hardes semi-appivoisées, habituées aux voitures, aux autocars bourrés de touristes porteurs d'appareils photographiques, aux Land Rover des gardes, ou bien n'abattre que les vieux solitaires, ces magnifiques porteurs d'ivoire si longtemps préservés du braconnage par ces gardes qui les connaissent chacun par leur nom ?

Les grands animaux se rendent parfaitement compte que dans la zone-parc ils sont à l'abri des chasseurs.

Au premier coup de trompette d'alarme, les petits en tête du troupeau, ils foncent vers l'intérieur du parc (1). Tous ces éléphants, serait-on contraints de les massacrer pour préserver le reste de la forêt ? Le problème n'était pas nouveau. De même que pour l'espèce humaine la surprotection engendre la surpopulation ; la surface vitale n'étant plus suffisante pour le nombre d'éléphants, il faudrait trouver de nouvelles sources de nourriture, dans la forêt périphérique.

Une autre solution consisterait à opérer une sélection parmi les plus beaux spécimens qui seraient alors protégés et nourris dans la réserve, tandis que les autres chercheraient à survivre dans la jungle. On déposa sur le

(1) En avril 1967, un chasseur italien a été tué alors qu'il se trouvait précisément entre un troupeau et la limite du parc. Les mastodontes fonçaient à travers le *bush*. L'homme a certainement vu l'animal arriver sur lui. Figé sur place, il n'a même pas eu le temps de se retourner. On l'a retrouvé avec un trou béant dans l'épaule. La défense, entrée par le côté droit du thorax, était ressortie au milieu du dos.

— N° d'édit. 2616. — N° d'imp. 191. —  
Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 1969.

*Imprimé en France*

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique – Manon Lemaux

Typographie – Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

